

2^e dimanche de Pâques, année A
23 avril 2017, couvent de l'Annonciation
(Jn 20, 19-31)

Huit jours après... À lire rapidement le récit de l'évangéliste Jean, le scénario qui se déroule du soir de la Résurrection au dimanche suivant paraît simple : le soir de ce « premier jour de la semaine », Jésus ressuscité se montre à ses disciples réunis, à l'exception de Thomas, curieusement absent. Les disciples sont dans la joie et, durant tout la semaine qui suit, ils ne cessent de dire à Thomas : « Nous avons vu le Seigneur ! » Celui-ci cependant, obstiné, n'en veut rien croire qu'il n'ait lui-même non seulement vu le Seigneur, mais touché son corps aux marques mêmes de sa crucifixion pour vérifier son identité et sa réalité.

Une semaine plus tard, la même scène se reproduit quasiment à l'identique : Jésus se tient au milieu de ses disciples, les salue avec la même formule : « La paix soit avec vous ». Mais cette fois Thomas est présent et Jésus, avec une étonnante bienveillance, se prête à toutes les exigences, à toutes les conditions posées par ce dur à croire : « Avance ton doigt ici et vois mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté... » Alors enfin, après huit jours de résistance, Thomas se rend et prononce une profession de foi si forte qu'elle compense et dépasse de très loin son incrédulité précédente : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus, tout en saluant cet acte de foi final de son disciple récalcitrant, semble néanmoins lui signifier qu'il y a une façon de croire plus haute et plus pure : « heureux ceux qui croient sans avoir vu. »

Selon ce scénario, donc, Thomas serait comme le type, la figure d'un esprit positif, un peu borné, un peu entêté qui a besoin de preuves ou du moins de signes tangibles et palpables avant de se lancer dans l'aventure de la foi au Christ ressuscité. Et chacun de nous pourrait ainsi se reconnaître en lui comme en son jumeau dans la foi, lui qui est précisément surnommé « Didyme », « Jumeau » en grec.

Toutefois, un tel scénario simplifie le récit évangélique et néglige un détail, apparemment anodin, mais en réalité capital, que l'évangéliste a pris soin, lui, de rapporter. Le soir de la Résurrection, les portes du lieu où se trouvaient les disciples, « étaient verrouillées », nous dit saint Jean, fermées à clef, car les disciples avaient peur, étaient dans la crainte des notables juifs. Mais, huit jours plus tard, alors même que Jésus leur est apparu vivant, alors même qu'ils en ont été remplis de joie et qu'ils affirment à Thomas avoir vu le Seigneur, huit jours plus tard, les portes de la maison

où ils se trouvent de nouveau réunis, sont encore « verrouillées », fait remarquer l'évangéliste.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que les disciples ont toujours peur ! Cela signifie que la vue du Seigneur ressuscité ne les a pas délivrés de cette crainte paralysante ! Ont-ils donc vraiment cru à ce qu'ils ont vu la semaine précédente ? Non ! Car alors, ils n'auraient plus aucune peur, plus aucun besoin de se barricader dans un lieu clos et clandestin ; ils annonceraient déjà ouvertement au monde la victoire du Christ ressuscité sur la mort et sur toute puissance terrestre, comme ils le feront après la Pentecôte, avec cette audace, cette assurance qui caractérisera tous les « actes des apôtres » et qui sera comme la marque de fabrique de leur foi en la Résurrection. Certes Jésus, ce soir-là, leur a montré ses mains et son côté transpercés, certes il a même déjà soufflé sur eux son Esprit Saint et les a envoyés dans le monde avec pouvoir de remettre les péchés, mais c'est comme si tout cela, apparition du Ressuscité, mission et anticipation de la Pentecôte, était resté sur eux sans effet. Certes, ils se sont réjouis de voir le Seigneur, mais c'était un peu comme on se réjouit parfois, non sans malaise ni incertitude, de revoir en rêve l'image incorporelle d'un être cher qu'on a perdu. Les autres évangélistes, Matthieu, Marc, Luc, y insistent tous, chacun à sa manière : lorsque Jésus ressuscité apparaît pour la première fois aux Onze réunis, leur joie est toute mêlée de frayeur et de doute, comme à la vue d'un esprit, d'un fantôme. Saint Luc est peut-être le plus explicite : « dans leur joie, écrit-il, ils ne croyaient pas encore » (Lc 24, 41).

Dès lors, « l'incrédulité » de l'apôtre Thomas, que saint Jean est le seul à mentionner, prend un tout autre sens et une tout autre importance. Lui, le grand absent de ce premier soir, ne veut pas d'une fausse joie, lui ne veut pas se contenter d'une image incertaine ; il veut, de son corps à lui, Thomas, de ses yeux, de son doigt, de sa main, voir et toucher le corps, le vrai corps de Jésus, ses mains et son côté, et constater que la vie règne à l'endroit même des plaies mortelles de son maître.

Sans doute la foi de Thomas aurait été plus admirable et plus pure s'il avait d'emblée cru, sans regimber, à la parole des autres apôtres : « Nous avons vu le Seigneur » ; plus admirable, mais moins profitable. Car, paradoxalement, c'est sa résistance à croire qui va leur permettre à tous, et à nous aussi par conséquent, d'aller jusqu'au bout de la foi en la résurrection du Christ. Dans la marque des *clous* qu'il veut obstinément voir et toucher, il a pressenti, cherché et trouvé la *clef* – c'est la même origine étymologique – qui déverrouille notre foi, qui l'ouvre pour de bon à la

réalité inouïe de la Résurrection et qui l'affranchit de toute peur : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Oui, dans ce corps à corps avec le Ressuscité, Thomas l'incrédule a trouvé la clef pour confesser, avant et pour tous les autres, la réalité vivante de l'humanité de Jésus – « mon Seigneur » –, ainsi que sa toute-puissante divinité – « et mon Dieu ». Et c'est bien à partir de cette déclaration de Thomas que Jésus peut proclamer heureux, bienheureux tous ceux qui, sans avoir vu comme Thomas, croiront cependant, grâce au témoignage de sa quête acharnée et de sa belle profession de foi, au Ressuscité, Christ à jamais vivant. Amen.

fr. Camille de Belloy, o.p.